

Buchbesprechungen = Bibliographie critique

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology**

Band (Jahr): **10 (1984)**

Heft 1

PDF erstellt am: **01.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

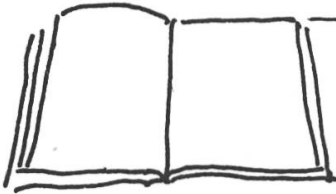
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

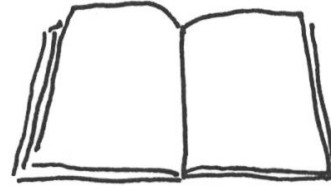
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>



BUCHPESPRECHUNGEN
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE



Theories of Women's Studies

Gloria Bowles and Renate Duelli Klein (Eds)

Routledge & Kegan Paul, London/Boston, 1983.
227 pp. Prix: GB pounds 5,95

*Anne-Marie Käppeli, Faculté des Sciences de l'Education,
Université de Genève, 1211 Genève 4*

Ce livre est dédié aux coordinatrices de la première rencontre de la "National Women's Studies Association", Kansas/USA, 1979. Depuis lors les expériences de "Women's Studies" dans les universités européennes (surtout en Angleterre, Allemagne et France), mais encore davantage dans les universités américaines se sont multipliées. Dans ce livre, des chercheuses féministes discutent les présupposés et les buts des "Women's Studies", leurs relations avec le mouvement des femmes, leurs recherches, leur enseignement et l'émergence de leurs méthodologies.

Une quinzaine de contributions relevant de différentes disciplines et reflétant le contexte international montrent le potentiel d'une éducation féministe pour le changement social exigé par les femmes partout dans le monde.

Renate Duelli et Gloria Bowles reprennent dans l'introduction la discussion sur *l'autonomie et/ou l'intégration des études féministes* dans les structures académiques existantes. Au début, les étudiantes et les professeurs des "Women's Studies" crurent qu'elles auraient du succès en créant des cours concernant les femmes et en intégrant cette connaissance dans le curriculum général. Mais très vite, elles virent que le concept de "Women's Studies" demande plus que l'introduction d'un cours "sur les femmes", exige plus que changer le curriculum en ajoutant quelques poètes femmes dans un cours sur les "grands poètes du. . .". Il va au-delà de la demande d'égalité telle que nous la connaissons de l'histoire des femmes; l'approche des droits égaux accepte en effet toujours l'androcentricité – le système de valeurs de la culture dominante – comme norme à laquelle la femme doit adhérer. Les "Women's Studies" autonomes ont le potentiel de changer la nature même de la connaissance en déplaçant la priorité de l'androcentricité vers un cadre de référence dans lequel les idées, les expériences, les besoins et les intérêts spécifiques des femmes sont valides en soi et constituent une base pour l'enseignement et l'apprentissage. Du point de vue des "Women's Studies" *toutes* les questions

sont des questions féministes. La connaissance existante a besoin d'être réexaminée entièrement quant à son adéquation et son utilité tant pour les femmes que pour les hommes.

Selon Elizabeth Minnich, le défi des "Women's Studies" se résume ainsi: "Ce que nous [féministes] sommes en train de faire peut se comparer à l'ébranlement de notre géocentricité par Copernic, à l'ébranlement de notre "species-centricité" par Darwin. Nous sommes en train d'ébranler l'androcentricité, et ce changement est fondamental, dangereux et stimulant."

En s'interrogeant sur le futur des Women's Studies, les auteurs sont confrontés à nouveau à la vieille histoire des femmes qui traditionnellement assument une double charge de travail: ainsi les femmes, aujourd'hui, devraient être des expertes à la fois dans les "anciennes" "Men's Studies" et dans les "nouvelles" connaissances féministes relatives aux disciplines académiques traditionnelles; d'où l'importance des leçons à tirer de l'autonomie et du pouvoir des femmes. Les auteurs craignent que malgré les bonnes intentions des intégrationnistes, les femmes finissent encore une fois par être invisibles, enterrées dans les disciplines existantes et séparées les unes des autres. Elles plaident pour des programmes autonomes en "Women's Studies" afin de pouvoir exercer un contrôle sur les connaissances produites par les femmes et les rendre accessibles pour le travail féministe.

Venons-en à quelques auteurs ayant contribué aux "Theories of Women's Studies". Lorsque nous féministes construisons des théories, nous devons nous confronter à la relation unique qu'ont les femmes à la théorie. Nous avons besoin de théories-femmes en vue de développer des stratégies de changement, tout en acceptant que ces théories restent fluides et comportent des contradictions. *Gloria Bowles* et *Sandra Coyner* posent dans leurs articles la question de savoir si les "Women's Studies" sont une discipline académique. L'une montre que les "Women's Studies" ont en commun avec les disciplines existantes mais exprime un souci par rapport à ce concept car elle craint que les "Women's Studies" ne deviennent une autre discipline académique, "académique" dans le sens de "sans utilité" pour la communauté et ésotérique dans la mesure où une nouvelle école d'élite parlerait le langage des "Women's Studies". — L'autre affirme que les "Women's Studies" sont une discipline académique. Elle nous donne une vue complexe de la nature des disciplines existantes et développe une vision de ce que des études féministes pourraient idéalement être.

Les deux textes en arrivent à la conclusion que nous devons poursuivre le développement des "Women's Studies" comme des études ayant un droit d'existence propre. Elles reconnaissent que nous avons besoin d'analyses qui prennent en considération les connaissances établies (p. ex. la théorie de Freud et de Marx), mais elles plaident aussi pour le développement des théories de "Women's Studies" autonomes.

Renate Duelli prétend que, souvent, les études féministes ont mis l'accent sur l'objet et non sur la méthode de recherche, ce qui a amené à faire des recherches plutôt *sur* les femmes que *pour* les femmes. A l'exemple d'une recherche féministe allemande, elle présente quelques critères pour une *méthode de recherche féministe* et discute des stratégies pour développer des méthodes adéquates.

Au centre de ces discussions méthodologiques qui se poursuivent parallèlement sur le continent, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, sans que les chercheuses aient eu un contact entre elles — se trouve l'idée que la re-

cherche féministe doit être faite *pour* les femmes, qu'elle doit servir à améliorer la vie quotidienne et la condition générale de femmes très diverses.

Maria Mies, professeur de sociologie à Cologne, contribue également à la réflexion méthodologique. Dans son article elle propose sept *postulats méthodologiques* pour les "Women's Studies":

- 1) Une chercheuse féministe doit ouvertement mentionner ses présupposés, sa partialité consciente, qui ne doivent pas être confondus avec de la pure subjectivité.
- 2) La vue d'en haut habituelle du chercheur doit être substituée par une vue d'en bas.
- 3) Les chercheuses doivent participer activement au mouvement de libération de la femme pour éviter la connaissance non engagée du spectateur.
- 4) Le point de départ de la recherche scientifique doit être l'engagement pour changer le statu quo.
- 5) Le processus de recherche doit être de la sorte un processus de "conscientisation" dans le sens de Freire et cette recherche doit être poursuivie en vue de l'action.
- 6) Comme une part du processus de "conscientisation" les femmes doivent étudier leurs histoires individuelles et sociales pour se réappropriier le passé en vue d'élaborer des stratégies pour le futur.
- 7) Les femmes doivent parler ensemble de leur expérience et en tirer des généralisations pour comprendre les causes sociales de leurs privations individuelles.

L'auteur discute l'application de ces postulats dans un projet de femmes battues à Cologne. Dans une postface, elle considère leur application dans des cultures non-occidentales. Grâce à cette postface nous pouvons voir comment les méthodes des "Women's Studies" pourraient être pertinentes pour toutes les femmes, au-delà des frontières culturelles et matérielles, et comment la recherche peut servir de "self-help" et d'actualisation de soi au lieu d'être une manière d'imposer des modèles étrangers à d'autres femmes.

En explorant ce que les femmes savent, les chercheuses prennent comme point de départ tant leur propre expérience de vie que les approches existantes de recherche. *Toby Epstein Jayaratne* montre comment les méthodes quantitatives peuvent être modifiées et servir les femmes. *Shulamit Reinharz* explique comment son analyse d'expériences est liée à la pensée existentielle et phénoménologique, *Liz Stanley* et *Sue Wise* témoignent leur reconnaissance à l'éthnométhodologie.

Dans cette recherche sur ce que nous connaissons de l'"être femme", plusieurs auteurs de ce volume expérimentent des *manières nouvelles d'écriture*. L'essai sur la théorisation de *Dale Spender* relève d'une pensée procédant par associations. Le texte de *Marcia Westkott* est écrit en prose philosophique. *Barbara Du Bois* invente une prose poétique. Elle intitule son essai "notes" pour exprimer la fluidité, le non-fini de la réflexion. Elle nous rappelle que "le féminisme retire son consentement de la construction patriarcale de la réalité". Donc la réinvention de la langue est une des manières pour ces auteurs de retirer leur consentement.

Pour terminer, il convient de relever qu'il est symptomatique que la contribution suisse à ce volume, due à Renate Duelli Klein (une biologiste

de Zurich), se fasse entre Londres et Berkley. Ce livre nous lance un défi, à nous Suissesses, et représente un encouragement précieux pour la nouvelle association suisse "Femme, Féminisme, Recherche" et toutes celles qui cherchent, d'un point de vue féministe, à faire bouger les recherches et institutions universitaire existantes.

The Macmillan Student Encyclopedia of Sociology
Sous la direction de Michael Mann

Macmillan, Londres, 1983. 434 pp. Prix: GB pounds 7,95

Jacques Coenen-Huther, 9, Av. du Lignon, 1219 Le Lignon/Genève

Les dictionnaires et encyclopédies constituent rarement une lecture fascinante. Certains de ces ouvrages font néanmoins exception et méritent mieux que l'intérêt furtif de l'enseignant désinvolte ou de l'étudiant indolent. Le *Dictionnaire critique* de Boudon et Bourricaud est de ceux-là. Son extrême sélectivité et sa cohérence interne en font davantage un manuel qu'un dictionnaire; au fil des rubriques, c'est une conception de la sociologie qui s'affirme. La *Macmillan Student Encyclopedia* séduit le lecteur pour des raisons exactement opposées. Ici, c'est toute la diversité de la sociologie qui s'étale délibérément. L'entreprise est d'ailleurs d'un genre tout à fait différent: ce ne sont pas moins de quarante-deux spécialistes britanniques qui présentent plus de sept cents articles. Même si l'ouvrage reflète parfois les modes intellectuelles du moment, l'ensemble offre un tableau assez nuancé des points de convergence et de divergence entre courants sociologiques. Le champ de la sociologie est défini assez largement. Les fondements philosophiques et épistémologiques ne sont pas négligés. Les échos de la querelle du positivisme se retrouvent dans les articles consacrés à Adorno, Habermas et Popper. La rubrique *paradigm* offre l'essentiel des vues de Kuhn sur la science normale et les révolutions scientifiques. Des références aux philosophes analytiques, bien sûr, encore que ceux-ci semblent quelque peu passés de mode. On ne dédaigne pas les incursions sur le terrain des disciplines voisines: économie (*supply and demand, inflation, monetarism*), psychologie (*psychiatry, psychoanalysis*), histoire (*Annales School, historical methods*), ethnologie (*cargo cult, diffusion, magic, shamanism*), politologie (*conservatism, liberalism, political culture*) ou démographie (*life expectancy, mortality, population pyramid*).

Curieusement, le directeur de la publication souligne, c'est sous la rubrique *emergence* (propriétés émergentes des institutions et des processus d'interaction) qu'on trouve tout à la fois la meilleure définition de l'objet de la sociologie et l'indication la plus concise de son écartèlement entre deux paradigmes dominants: celui des faits sociaux et celui de l'action sociale. Il n'est aucune notion essentielle dont on puisse prétendre qu'elle ait été vraiment négligée. Bien sûr, dans un livre de ce genre, le choix des articles prête inévitablement à discussion. Personnellement, j'ai été surpris de n'y trouver ni

group ni *socialization* ni *typology* bien que ces notions, comme on s'en doute, soient fréquemment utilisées dans d'autres rubriques. Il faut ajouter toutefois que les renvois d'un article à l'autre, à défaut d'index, permettent de repérer les concepts qui n'apparaissent pas de prime abord. Ainsi par exemple, la prédiction créatrice (*self-fulfilling prophecy*) se présente comme une élaboration de la "définition de la situation", faisant apparaître au passage ce que Merton doit sur ce point à Thomas.

La longueur des rubriques est souvent l'indice du statut d'un concept ou d'un courant de pensée. Les thèmes offrant matière à controverses font l'objet de longues mises au point, qu'il s'agisse de convaincre (*psychoanalysis*) ou de ne négliger aucune perspective théorique (*class*). Dans certains cas — et cela contribue au charme de l'ouvrage — deux auteurs apportent des points de vue complémentaires. A propos d'ethnométhodologie par exemple, l'un met l'accent sur l'intérêt qu'il y a à dégager les structures d'interaction en usant de procédés non traditionnels, l'autre invite à ne pas perdre de vue pour autant l'impact des structures macro-sociales, assignant ainsi des limites à la sociologie de la vie quotidienne.

Si certains articles sont longs, d'autres se distinguent en revanche par leur concision. En quelques lignes, la rubrique *authority* nous met au fait de l'option conceptuelle entre légitimité et institutionnalisation. De même, quelques lignes suffisent à faire percevoir le caractère problématique du concept de besoin (*need*) ou le dilemme politique que recouvre la notion de *merit goods* (biens socialement valorisés).

Les rubriques retraçant l'évolution d'une école ou d'un courant de pensée sont souvent très riches. Celle relative à la théorie de l'action (*action theory*) rappelle opportunément que cette orientation théorique ne saurait prétendre à "l'autosuffisance" et nous renvoie implicitement à la compétition des paradigmes.

L'article consacré à l'Ecole de Chicago retrace l'essentiel d'un itinéraire intellectuel partant de Albion Small et Robert Park pour aboutir à W. F. Whyte et Anselm Strauss en passant par Warner et la série *Yankee City*. On regrettera peut-être que tout ceci ne débouche pas sur l'idée de théorie enracinée (*grounded theory*) qui en est pourtant l'aboutissement le plus récent.

La rubrique *functionalism* nous entraîne implacablement vers le maillon faible de l'appareil conceptuel fonctionnaliste: la notion de dysfonction. Du courant formaliste auquel s'associe le nom de Simmel, on nous suggère qu'il ne progresse vers des régularités sociologiques qu'au prix du caractère artificiel et abstrait de ses catégories. L'ironie veut que les marxistes y voient un aspect de la science dite bourgeoise. Or ce sont précisément des raisonnements portant sur les caractéristiques formelles des phénomènes sociaux qui ont permis de dégager les traits communs aux régimes totalitaires de droite ou de gauche et de leur opposer ce que feu Raymond Aron appelait les régimes constitutionnels-pluralistes. Il est vrai que l'auteur de la rubrique *totalitarianism* voit dans le concept de totalitarisme un héritage de la guerre froide. On serait tenté d'inverser la proposition, puis de le renvoyer aux travaux de Hannah Arendt.

Les concepts sociologiques font généralement l'objet d'analyses bien charpentées. La rubrique *anomie* met en évidence le glissement conceptuel entre Durkheim et Merton. La parenté est clairement établie entre les catégories de *Gemeinschaft* et *Gesellschaft* d'une part, les *pattern-variables* d'autre part. Parsons se situe à cet égard dans le prolongement de Tönnies. L'article portant sur la division du travail rend compte des divergences de vues à ce sujet

entre Durkheim et Spencer mais ne tranche pas: peut-être s'agit-il en effet d'un débat circulaire du type "œuf de poule".

La rubrique consacrée au concept de rôle distingue judicieusement la perspective héritée de Linton, réduisant le rôle à "l'aspect dynamique du statut", et celle de l'interactionnisme symbolique, moins déterministe. Cette dernière permet d'introduire la notion de *role distance*, si typique des travaux de Goffman. L'auteur de cet article suggère que le concept de rôle aurait été délaissé au cours des années soixante-dix. Parions ici que cette éclipse, si elle est réelle, sera de courte durée.

Les notes biographiques sont nombreuses. Un bel article sur Talcott Parsons, où je reconnais la griffe de mon ami Stephen Mennell, met en évidence les contradictions théoriques suscitées par la volonté de concilier une théorie volontariste de l'action avec le cadre de référence structuro-fonctionnaliste. Cet article, et d'autres de la même veine, font pardonner l'idée saugrenue d'avoir introduit une rubrique relative à Mao-tsé-toung. Les sociologues de langue française contemporains, on s'en doute, sont à la portion congrue. On relève toutefois un article court mais bon sur Pierre Bourdieu. Les autres, Friedmann mis à part, ne font l'objet que de brèves allusions. On leur préfère visiblement les philosophes et les historiens. La place faite à Althusser et à Lacan reflète sans doute l'influence du succès mondain. Boudon, injustement ignoré, y verrait probablement un produit de l'effet McLuhan.

Quelques articles intéressants traitent de techniques de recherche ou de questions de méthode. Les avantages et les limitations de l'observation participante sont exposés en toute impartialité. On nous fait observer que l'analyse des agrégats (*cluster analysis*) n'a aucun fondement théorique en sociologie et que l'analyse factorielle ne dispense pas du raisonnement théorique, ce qu'on a tendance à oublier en recherche appliquée.

Que les quelques réserves émises plus haut ne trompent pas le lecteur. Il s'agit au total d'un livre utile et d'accès aisé: on feuillette, on tombe en arrêt sur tel ou tel article et on se surprend à passer d'une rubrique à l'autre au gré des associations d'idées. En somme, un ouvrage de référence qui offre aussi une lecture agréable.

Vieillesse
Situations, itinéraires et modes de vie
des personnes âgées aujourd'hui

Chr. Lalive d'Épinay et al. (GUGRISPA-Université de Genève)

Editions Georgi, St-Saphorin (Lavaux), 1983.

Broché, 536 p. Prix: Fr. 56.—

Recherche réalisée dans le cadre du programme national "Problèmes d'intégration sociale en Suisse", section "Vieillesse", du Fonds national suisse de la recherche scientifique (projet No. 4.137.0.76.03).

Prof. Alain Bourdin, Université de Toulouse le Mirail, France.

Un mal banal et pourtant mortel nous ronge: la confusion rampante entre sociologie spécialisée et appliquée à un problème social. Pour la première (morphologie sociale, sociologie politique, de la connaissance, de la religion. . .), la définition de l'objet ne constitue pas une étape de la recherche, mais une fondation toujours remise en question, un acte heuristique sans cesse reproduit qui génère un savoir spécialisé apte à féconder l'ensemble de la discipline. La seconde mobilise tous les moyens possibles pour répondre à une interrogation exogène: la construction de l'objet dépend de la question posée. Que les deux puissent se rencontrer n'empêche pas qu'on les distingue. Ne pas le faire conduit à deux attitudes catastrophiques: croire que les problèmes sociologiques sortent tout armés du cerveau de la pratique quotidienne, ou refuser toute application de la science savante aux sollicitations réductrices de la vie commune.

L'étude des groupes d'âge dans nos sociétés offre un terrain de choix à de telles confusions. La génération, groupe social façonné par un destin, le statut ou le rôle lié à l'âge et auquel on accède par un rite de passage, le sentiment de la jeunesse et du vieillissement (ou de la maturité), la définition même de l'âge, les caractères biologiques et leur retentissement. . . autant d'éléments qui en appellent à des facettes très différentes du social. Leurs manifestations et leur sens varient fortement selon que l'on considère l'une ou l'autre société. Pourtant, la vieillesse comme problème social, impliquant des politiques et des travailleurs sociaux existe bien. Peut-être notre société lui a-t-elle donné une homogénéité qui ne va pas de soi. Aussi risque-t-on de surestimer un fait particulier et moins saisissable qu'on le croirait: la retraite, mort sociale disent certains. Ou encore de manier sans précautions des découpages démographiques souvent assez mal fondés.

Vieillesse se garde habilement de ces écueils: il nous donne l'exemple éclatant d'une sociologie appliquée qui ne se confond pas avec une fausse sociologie spécialisée. Ni essence incontestable, ni lieu d'un questionnement de nature à bouleverser la science, la vieillesse est un problème social: le livre nous montre comment le sociologue peut — dans un contexte pluridisciplinaire — l'aborder de manière systématique. Le fait mérite d'être apprécié, tant, dans ces domaines qui touchent au travail social, pullulent faux spécialistes et sociologues aux pieds nus. . .

Rapport de recherche, le livre explicite sa démarche de manière très pédagogique et, la plupart du temps, fort précise. Cela nous vaut un style

clair, net, découpé et parfois longuement terne, avec quelques morceaux de bravoure qui montrent qu'on ferait aussi bien dans un autre genre. . . Etude extensive sur deux cantons, il nous livre une masse d'informations immédiatement transférables dans les politiques sociales. Ses conclusions, qui bousculent quelques idées reçues, appellent autant l'action que la réflexion. Novateur en matière de théorie et de méthode, il s'inscrit dans un vaste débat sur le sens et sa production.

Plutôt que de s'en tenir à une définition biologique très floue, ou de considérer sans nuances la retraite comme un événement décisif, les auteurs fondent leur démarche sur un constat plus prudent: dans nos sociétés, se développent des processus de "mise à l'écart" liés à l'âge. Différentiels, ils dépendent de la position sociale, du sexe, du destin individuel ou collectif (phénomènes de génération). La question ainsi posée autorise un modèle d'analyse à la fois simple et précis: chaque individu dispose de *ressources* (les divers capitaux de Bourdieu) qu'il met en œuvre dans un jeu de *régulation* pour faire face à des *perturbations* (événements-clés qui altèrent un genre de ressources). Les situations dans lesquelles se trouvent les personnes âgées en matière de dépendance (somato-psychique) ou de mise à l'écart (socio-culturelle) se regroupent en grands types. A chacun d'entre eux correspondent des itinéraires qui conduisaient là, conditionnés plus ou moins fortement par des facteurs sociaux. Alors s'articule une analyse des perturbations et des régulations qui montre notamment dans quelle mesure ces dernières échappent ou non au contrôle des individus. Cela débouche très logiquement sur l'étude des réponses institutionnelles.

Un état: la santé, deux événements: la retraite et le veuvage, et leur contexte: intégration sociale, nature et intensité des pratiques extra-professionnelles, caractérisent situations, perturbations et régulations.

De développements détaillés sur la santé, je retiens que la sagesse des nations a raison: tant qu'on la possède. . . et à cet égard les classes supérieures restent longtemps favorisées. Quant à la surmorbidity féminine, constatée à tous les âges, elle traduit une évolution lente, alors que, chez les hommes, la dégradation s'opère brutalement.

Le veuvage, toujours catastrophique pour les hommes, n'handicape guère les femmes. Il arrive qu'elles s'en trouvent bien. Veufs et veuves reçoivent d'ailleurs beaucoup plus de soutien à la campagne qu'à la ville: l'isolement en général paraît bien urbain, genevois et particulièrement fort chez les grands vieillards.

La retraite ne crée des difficultés que dans des groupes à statut social élevé qui valorisent fortement le travail. Habituellement, elle provoque plutôt un sentiment de délivrance: la mort sociale est bien loin. . .

Une analyse fine des activités (et de leur évolution depuis l'âge de 45 ans) montre que les pratiques s'intensifient avant de diminuer aux alentours de 70 ans. A l'activisme, fréquent chez les femmes, s'oppose le désengagement des hommes: ces deux attitudes caractérisent assez bien le troisième âge, l'une ou l'autre triomphant selon les cas.

L'analyse des réponses institutionnelles dresse un bilan — fouillé et nuancé — plus étroitement local. Cependant quelques pages pourraient aussi figurer dans *Asiles* de Goffman.

Enfin, aucun marqueur précis ne désigne la vieillesse, les ruptures comptent moins que les évolutions, les érosions. En revanche, le destin des

hommes et des femmes, des ruraux et des urbains, diffère profondément. Cependant, au delà des situations, des perturbations et des formes extérieures de la régulation, un facteur décisif régit les contrastes entre classes sociales: la vision du monde qui commande la pratique. Le livre consacre à cette question ses élaborations méthodologiques les plus novatrices et trois chapitres passionnants.

Une série de grandes images-action donne sens à la vie quotidienne: celles des cadres supérieurs, des bourgeois, des patriciens, de la petite bourgeoisie intellectuelle, des agriculteurs valaisans, de la classe populaire urbaine, des petits possédants. . . Mais qu'est-ce qu'une image-action? Le concept dépend très fortement de son contexte: la méthode biographique et, plus particulièrement, la stratégie d'analyse des récits de vie. Du moins peut-on, à partir des trois niveaux qui le caractérisent: celui des valeurs associées à l'identité des individus, celui des valeurs exprimées ("abstractions à l'ombre desquelles le sujet évalue ce qui, selon lui et pour lui, fait la qualité de la vie"), celui des pratiques investies (milieux, espaces, temps, sociabilités, activités privilégiées. . .), amorcer une réflexion. Inévitablement, celle-ci rencontre l'habitus de Bourdieu et les débats sur style ou mode de vie, autrement dit toutes les recherches sur les principes générateurs de la pratique. Pour Bourdieu, l'habitus organise un système de classement et de jugements qui conditionnent des catégories de pratiques, donc la pratique. Au contraire, l'image-action, concept plus empirique, se lit dans des séquences auxquelles elle donne sens. Si Lalive d'Épinay et ses collaborateurs l'associent à une condition sociale, ils affichent, dans ce domaine, une beaucoup plus grande souplesse que Bourdieu: les images-action ne décalquent pas les classes sociales et, sous certaines conditions, s'opère le passage de l'une à l'autre (par exemple de celle de la classe populaire urbaine à celle des petits possédants).

À l'autre extrémité du spectre, chez les psychosociologues et les publicitaires, seule compte, ou presque, l'image mobilisatrice qui structure un style. Rien n'empêche radicalement d'aller de l'une à l'autre, même si les conditions socio-culturelles et psychologiques créent des flux dominants. Tout se passe comme sur un marché libre.

À l'évidence, l'évolution récente des sociétés occidentales rapproche les modes de vie. Elle porte surtout la marque d'une rationalisation de la vie quotidienne. Un espace social se crée, qui inclut la classe moyenne, une partie de la classe supérieure, des ouvriers et des ruraux (lorsqu'ils cessent d'être paysans). En son sein, la différence se joue de manière très labile, les styles s'autonomisent par rapport aux modes de vie, mais le marché qui se crée possède quand même des lois complexes. La problématique de l'image-action nous permet d'aborder ces questions avec prudence méthodologique, mais avec plus de souplesse que ne le fait Bourdieu. Encore conviendrait-il de la déployer sur un terrain plus adéquat: la génération étudiée a beaucoup moins connu la rationalisation de la vie quotidienne que les plus jeunes.

Dans le regard de ces nouvelles générations se trouve d'ailleurs le destin des vieilles, cette dramatique contradiction que soulignent les auteurs: bientôt la retraite cessera d'être une mort sociale. Lorsque le modèle de consommation dominera totalement notre vie, les retraités susciteront l'envie: "n'est-il pas douloureux, de devoir consacrer 40 heures parmi les meilleures de la semaine à son travail, quand celui-ci n'est plus considéré que comme un gagne-pain? Mais demeurera une stigmatisation. . . : celle des vieux comme

vieux, c'est-à-dire comme porteurs des signes d'une dégradation physique, des signes d'un voisinage de la mort. Pas plus que la société industrielle, la société contemporaine ne tolère la mort et sa présence. L'éthos de la société de consommation n'a pas de place pour cet aspect fondamental de notre condition. . ." (p. 490).

Tel père, tel fils?
Position sociale et origine familiale
Claude Thélot

Dunod, Paris, 1982. Broché, 249 p. Prix: 84.—

*Pierre Weiss, Département de sociologie, Université de Genève,
1211 Genève 4.*

Fruit d'un travail plus détaillé méthodologiquement, mais portant pour l'essentiel sur les mêmes thèmes et les mêmes matériaux qu'un volumineux rapport de recherche,¹⁾ *Tel père, tel fils?* se propose comme un bilan, intermédiaire à tout le moins, des études exemplaires de mobilité sociale dérivant des enquêtes menées en France depuis le début des années 50 par l'Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques. Exemplaires par la précision des résultats dus aux moyens considérables dont dispose l'INSEE (près de 6000 hommes actifs pour l'enquête de 1953, 43000 individus en 1970) non moins que par le soin toujours plus grand donné à la classification des professions. C'est grâce à ce matériau qu'il sera possible à C. Thélot de répondre à la question fondamentale qui traverse son ouvrage: Y a-t-il augmentation ou au contraire diminution de la mobilité sociale en France de 1953 à 1977? En d'autres termes, la société tend-elle vers une plus grande ouverture sociale ou vers une rigidité majeure? Quels en sont les raisons et les effets?

"Etudier la mobilité sociale dans une société, c'est décrire et analyser les relations qui unissent la position des personnes ou des familles dans la structure sociale à celle de leurs parents ou aïeux" (p. 1). Dès le départ, la position théorique de C. Thélot est dépourvue de toute ambiguïté: la situation sociale n'est pas le fait du hasard; elle ne résulte pas davantage d'oppositions de classes qui en oublieraient qu'elles sont composées d'individus; elle est en réalité au centre de la relation dynamique et réciproque que la structure sociale entretient avec la mobilité sociale. Ce sera le thème de la première partie de l'ouvrage. La deuxième partie disséquera le processus en examinant dans le détail le poids des aspirations professionnelles, le rôle du niveau d'instruction, les itinéraires professionnels suivis. Quant à la troisième, elle sera centrée sur l'analyse des corrélats (degré d'homogamie, taille de la descendance, comportement politique) de la mobilité. Notons en passant la logique de ce schéma.

1) Claude Thélot, *Le Poids d'Anchise: la mobilité sociale en France*, INSEE, Nantes, 1980, 629 p.

Deux points encore avant de passer en revue critique les différentes parties de *Tel père, tel fils?* La lucidité de son auteur, économiste, qui sait les limites aussi bien des données d'enquête à saisir le réel, que des méthodes statistiques à le synthétiser de façon appropriée. Est-ce le lieu de signaler ici que le spécialiste en matière d'analyse quantitative ou/et en mobilité sociale saisira sans nul doute les allusions aux techniques mises en œuvre, alors que le lecteur "laïc" éprouvera plus de peine à les baptiser, sans parler de les comprendre? Il est vrai que le *Poids d'Anchise* peut être utilisé comme relais.

Le stade de développement actuel des études de mobilité sociale, aurait permis à C. Thélot de plus longs développements de nature comparative. S'il est vrai que, jusqu'à un passé proche, les conclusions de telles études étaient souvent contradictoires, des analyses plus récentes, plus standardisées aussi, ont montré l'usage raisonné qui pouvait en être fait. ²

* * *

Traiter de la mobilité sociale en omettant de tracer à grands traits un panorama de la structure sociale équivaudrait à aborder un de ces romans complexes dont Simenon a le secret, en ignorant tout de l'environnement de la victime. Le premier chapitre introductif est donc consacré à une présentation soignée de faits connus quoique parfois insuffisamment soulignés. C'est ainsi que depuis 1900, la productivité a été multipliée par sept, que les paysans ne représentent en 1970 que le dixième de la population active, et non plus la moitié comme au début du siècle, que la population active est restée à peu près stable. Thélot y note fort justement combien l'évolution de l'importance numérique d'une catégorie socio-professionnelle — définie au demeurant selon des critères nominalistes — pèse dans sa relation avec les autres groupes sociaux ainsi que sur le comportement de ses membres.

On relèvera toutefois que l'étude de la structure sociale ne se réduit pas à l'analyse somme toute "économiste" qu'en propose Thélot. Un ouvrage de vulgarisation sur la Suisse qui vient de paraître ³ montre bien que la structure sociale mérite un traitement multidimensionnel. Ainsi devrait-il en aller également de la mobilité sociale, qui n'est pas seulement professionnelle, mais aussi économique, culturelle, politique. Ne soyons toutefois pas plus royalistes que le roi: il est préférable que *Tel père, tel fils?* ne porte que sur la mobilité socio-professionnelle, du moment que l'analyse offerte est approfondie. Et c'est le cas.

La notion de table de mobilité date du début de ce siècle; due à Paul Lapie, un durkheimien, elle est encore aujourd'hui l'instrument de base du sociologue de la mobilité sociale. Thélot va donc l'utiliser dans son chapitre II, dans le but d'en évaluer l'évolution pour la France en comparant deux matrices de transition pour 1953 et 1977. Cela n'ira pas sans un test de définitions concurrentes de la structure sociale qui se révèle — qui en doutait? — des plus pertinents. A condition donc de retenir une échelle suffisamment détaillée,

- 2) Sur ce point, voir P. Weiss, *Mobilité sociale comparée*, Genève, 1981, 439 p.
- 3) René Levy, *Die schweizerische Sozialstruktur*, Pro Helvetia Zurich, 1982, 143 p.

l'auteur met en évidence une évolution de la mobilité sociale (en baisse chez les cadres, augmentant au contraire pour les petits indépendants, les ouvriers agricoles et les ouvriers, stable pour les employés).

Certes, l'on peut avec Thélot suspecter l'adéquation d'une même nomenclature formelle à 25 ans de distance; l'on peut regretter également que les données ne permettent pas de distinctions plus fines. Il n'empêche que les indices synthétiques d'immobilité, donc celui élaboré par R. Boudon, démontrent malgré toutes leurs limites que la France de 1977 ($I_B = .59$) est moins immobile que la France de 1953 ($I_B = .50$), et que par ailleurs si tous en étaient frappés, beaucoup n'en mouraient pas: la mobilité reste très faible chez les agriculteurs, ouvriers, cadres supérieurs; elle devient beaucoup plus forte parmi les cadres moyens indépendants et employés. Enfin, l'hérédité sociale a diminué de façon générale, sauf chez les employés chez qui elle est très faible et dans le milieu des cadres supérieurs où elle est à son maximum.

En résumé, une analyse basée sur une image relativement détaillée de la structure sociale française montre une augmentation de la mobilité sociale de 1953 à 1977; son ampleur est plus importante que ne l'aurait provoqué la seule pression des modifications de la structure sociale entre les deux périodes. Ce chapitre essentiel démontre donc bien que nos sociétés (ou en tout cas la société française) ne se reproduisent pas identiques à elles-mêmes, comme certains l'avaient cru en se basant sur des analyses moins approfondies ou des données moins fiables.

Toutefois, à y regarder de plus près, l'immobilité est plus importante qu'il ne ressort de la matrice de transition. C'est ainsi que Thélot montre dans le chapitre III — un chapitre de nuances — l'existence et l'importance des trajets courts (les hommes venant de la fraction supérieure d'une catégorie inférieure appartiennent plus souvent, s'ils sont mobiles, à la fraction inférieure de la catégorie immédiatement supérieure); l'hérédité sociale parmi les fonctionnaires; l'hétérogénéité de la classe ouvrière qui pour moitié est de souche ouvrière et pour un quart est d'origine paysanne, ce qui induira des comportements fort différents.

Il est moins sûr que le chapitre IV qui tente d'évaluer de façon plus sophistiquée dans quelle mesure la mobilité majeure observée en 1977 l'a été pour des raisons structurelles uniquement ait bien sa place dans cet ouvrage. En effet, l'auteur y fait usage de "méthodes différentes" (p. 78), sans les identifier clairement pour le lecteur. Il en résulte, à l'issue d'une présentation longue et compliquée par l'absence de tableaux dans le corps du texte, une réponse qui veut que les modifications de mobilité structurelle expliquent les trois quarts de l'augmentation de mobilité totale entre 1953 et 1977. Si le résultat est important, nous aurions préféré qu'il fût déjà présenté dans le chapitre II sous la forme d'un addendum renvoyant pour plus de détails au *Poids d'Anchise*. Mais tel est probablement le prix à payer lorsque l'on veut introduire le lecteur à des champs de recherche avancée en faisant l'économie du formalisme mathématique.

* * *

Le reproche de nature analytique le plus fort qui ait été adressé aux tables de mobilité est d'ignorer les processus en se limitant à deux attributs.

La deuxième partie de l'ouvrage de C. Thélot y répond en ajoutant au métier actuel exercé par les hommes actifs d'âge compris entre 40 et 59 ans, le premier emploi (chapitre V), les études accomplies (chapitre VI) et le niveau d'aspirations (chapitre VII), le tout étant interprété en fonction de l'origine sociale.

Bien qu'il eût été envisageable d'en inverser l'ordre d'entrée en scène, ces trois variables de processus sont à l'évidence essentielles, et il faut lui savoir gré d'en avoir présenté avec autant de soins l'incidence sur la mobilité sociale.

La prise en considération de la première activité professionnelle permet ainsi de montrer que la mobilité intra-carrière dépend de l'origine sociale et qu'au reste elle n'est pas nécessairement synonyme de mobilité inter-générationnelle réelle: la contre-mobilité — croissante — chère à Roger Girod est une fois de plus soulignée. Il n'en demeure pas moins — cela méritait au moins une allusion — que la mobilité entre générations est plus importante que l'immobilité. Le lecteur trouvera encore dans ce chapitre des données sur l'évolution de la mobilité intra-carrière que Thélot appelle non sans que cela soit source de confusion "professionnelle" qui augmente d'une cohorte à l'autre, ainsi qu'une analyse toute en finesse des types de trajectoires socio-professionnelles. Cinq sont identifiés (les ancrés, les revenants, les transfuges, les enracinés et les déracinés); leur fréquence varie selon le milieu d'origine et la cohorte considérée.

En résumé, l'introduction de la première activité exercée ne confirme pas l'hypothèse d'un processus markovien sans mémoire. Pour reprendre les termes utilisés par Thélot, il y a au contraire démonstration d'un processus de transmission "en cascade" du status, auquel s'ajoutent une "force de rappel" (la contre-mobilité) et l'"effet-cliquet" (glissement aux limites des catégories), déjà mentionné.

Après ces pages importantes et denses, l'évaluation du rôle du niveau d'instruction formel (le "parchemin") fournit une occasion supplémentaire pour apprécier la capacité de Thélot d'exploiter les données disponibles tout en faisant le point sur les problèmes théoriques soulevés, surtout dans la deuxième partie de ce chapitre VI.

Alors que l'examen du poids des facteurs économiques et culturels sur le cheminement scolaire donne lieu à des développements relativement classiques qui montrent en particulier que l'incidence de la position de classe du père définie par son "capital" culturel est d'autant plus importante que le niveau d'instruction final du fils est élevé, il résulte de l'étude du "rendement" économique des diplômés que celui-ci augmente avec l'âge des individus, mais que son taux marginal décroît à mesure que le diplôme s'élève. Si la deuxième conclusion semble logique et conforme à la réalité, il n'est pas exclu que la première soit un artefact dû à l'utilisation pseudo-longitudinale de données transversales. Quel poids attribuer alors à l'expérience?

Claude Thélot remet fort à propos l'église au milieu du village en ce qui concerne la relation que le niveau d'instruction entretient avec la mobilité sociale, contrairement à Anderson qui avait conclu à une absence d'influence expliquée selon Boudon par l'inadéquation existant entre structures scolaires et structures sociales. Le lecteur aurait d'ailleurs pu souhaiter sur ce problème précis une démonstration plus développée. L'essentiel est toutefois dit: le niveau d'instruction influence les possibilités de mobilité sociale; le rendement social des études diffère selon l'origine sociale. A nouveau l'on constatera le caractère illusoire d'un modèle de Markov sans mémoire pour rendre compte de ces phénomènes.

Deux points méritent encore d'être soulignés: le niveau d'instruction (17 pour cent) "explique" quatre fois plus la position sociale que ne le fait l'origine sociale (4 pour cent de variance expliquée) ⁴ ; la baisse des inégalités économiques n'implique pas une baisse sensible des inégalités scolaires, pas plus qu'une baisse de ces dernières ne fera disparaître les inégalités sociales. Trop d'autres facteurs sont en jeu, sans parler des modifications de leurs comportements par les acteurs sociaux.

Après ces deux moments importants, le chapitre VII apporte une diversion – non dépourvue d'intérêt – où les projets d'avenir faits lors de l'adolescence sont interprétés comme l'expression de stratégies familiales. Basée sur des interviews, l'analyse de Thélot montre en effet l'étroite concordance existant entre souhaits des parents et ambitions professionnelles de leurs enfants; les désirs des parents sont eux-mêmes une fonction (malheureusement non spécifiée) de l'ancienneté de la famille dans la position qu'elle occupe; les aspirations de leurs enfants reflètent de près leurs attitudes. L'origine quelque peu marginale de ces données nous fait regretter qu'il n'ait pas été possible d'établir une concordance entre projets et carrières professionnelles; à cet égard, les reconstructions opérées par les adultes interrogés par Thélot ne manquent pas d'apparaître comme le fruit d'une perception sélective de la réalité, ce dont l'auteur est d'ailleurs conscient.

* * *

"L'empreinte de l'ascendance". Sous ce titre, le lecteur trouvera des "morceaux choisis" analysant les variations de quelques comportements, à milieu identique, en fonction de l'origine sociale. De l'univers du possible, C. Thélot a retenu le mariage qui, par homogamie sociale, exprime la volonté téléologique de perpétuation des lignées (chapitre VIII); la taille de la descendance peut être interprétée de la même façon (chapitre IX); les choix politiques enfin, car, bien qu'"à elle seule l'origine sociale ne détermine pas les attitudes" (p. 177) elle ne va pas sans les influencer.

A l'instar de l'immobilité sociale, l'homogamie sociale décroît: alors qu'elle marquait 45 pour cent des mariages en 1953, il ne reste plus que 38 pour cent des mariages qui peuvent être qualifiés d'homogames en 1977, même si une bonne partie des autres n'en est pas loin. Cette diminution reflète l'évolution de la structure sociale. Examinant au travers d'analyses des correspondances le rapport entre homogamie et catégorie d'origine, C. Thélot s'aperçoit toutefois que cette dernière ne joue qu'un rôle minoritaire. En ce sens, ce chapitre est d'avantage une apologie du mariage "véritable trait d'union entre le passé et l'avenir" (p. 194).

L'analyse des liens entre fécondité et mobilité, est de la même veine. Elle nous apprend plus de choses sur la relation inversement proportionnelle – courbe en J – entre nombre d'enfants et niveau social qu'elle ne décèle un modèle simple d'effets de la mobilité.

- 4) Notons au passage qu'avec un modèle de dépendance comprenant le niveau d'instruction et le status du père, le diplôme, le premier poste et la profession actuelle, Tachibanaki auquel Thélot se réfère ne dépasse pas 40 pour cent pour les hommes, 50 pour cent pour les femmes (les grandes absentes de *Tel père, tel fils?*).

Abordant les choix politiques pour répondre à la question de savoir si la mobilité sociale (ascendante) favorise conservatisme ou réformisme, l'auteur montre que l'origine exerce une influence bien réelle: les ouvriers fils d'ouvriers votent plus souvent communiste que les ouvriers fils de non-ouvriers. Une analyse des correspondances fournit un tableau descriptif des relations entre origine, situation et orientation politique, quoique insuffisamment synthétique et athéorique. Nombreux sont pourtant les travaux américains et parfois même européens qui se sont attachés à ce problème mettant en évidence la généralité d'un modèle d'acculturation ou de comportement intermédiaire⁵. Toutefois, la présentation vivante de ce chapitre illustré par des exemples détaillés met en appétit le lecteur.

* * *

Au terme de ce tour d'horizon auquel nous convie, *Tel père, tel fils?*, nous aimerions encore souligner la diversité des données qui permettent à l'auteur — en particulier dans les excellentes parties I et II — de tester certains modèles et de présenter d'importants résultats, la qualité des tableaux commentés de façon fort pédagogique en annexe, la présence d'un index et d'une bibliographie, ainsi qu'un style fort agréable (il est vrai que C. Thélot n'est pas sociologue. . .). Cet ouvrage démontre enfin la vitalité théorique et la qualité méthodologique des travaux menés dans le champ de la mobilité sociale entre générations qui est parvenue à un stade de maturité certaine, au point d'intéresser des économistes. On peut à cet égard lui souhaiter des lecteurs venant eux aussi de diverses spécialisations.

Introduction à la sociologie politique

Patrick de Laubier

Masson, collection Droit-Sciences économiques, Fribourg, 1983.
Broché, 196 p., Prix: 25.—

*Stéphane Klapproth, EPFL (CEAT), av. de l'Eglise-Anglaise 14,
1006 Lausanne.*

Ecrire une "Introduction à la sociologie politique", l'entreprise n'est a priori pas sans rappeler l'image du cercle vicieux. Car, d'une part, tout manuel introductif qui se respecte ne pourra désormais plus passer sous silence les multiples questions épistémologiques dont ont pris conscience, assez péniblement, les sciences sociales modernes. Mais d'autre part, comment expliquer

- 5) Pour une présentation détaillée, voir P. Weiss, "De la détermination de l'influence de la mobilité sociale sur les attitudes politiques", in *Revue Suisse de Sociologie*, vol. 5, 1979, pp. 53-78.

cette problématique métascientifique à quelqu'un qui n'a pas encore pratiqué ou même étudié la science en question? Ne serait-ce pas à cause de ce dilemme que la plupart des manuels introductifs, et notamment en langue française, semblent pécher ou bien par une théoricité abstraite qui ne parle pas au débutant, ou bien (pire encore) par une naïveté écœurante qui feint d'ignorer que toute conclusion sociologique est conditionnée par des présupposées anthropologiques, épistémologiques, méthodologiques, etc.

L'"introduction à la sociologie politique" de P. L. constitue une sorte de 'tiers terme' entre théoricité abstraite et pragmatisme naïf. Epistémologiquement parlant, son approche pourrait être dite "réaliste" au sens du réalisme modéré d'Aristote, qui tout en donnant une priorité à l'observation de la réalité donnée sous forme de données sensuelles, croit aussi aux vertus d'une bonne conceptualisation par la suite (l'auteur recourt d'ailleurs aussi pour des questions sociologiques matérielles au philosophe grec qui devient ainsi une référence primordiale). Il en résulte un manuel introductif qui s'étend entre deux pôles: d'une part, une riche présentation synthétique de "données" historiques, sociologiques, politiques, économiques, et d'autre part, une esquisse de différentes conceptualisations, explications et théorisations des "grands auteurs" sociologues, inspirés par ces mêmes "données". C'est à travers ce prisme paradigmatique/didactique que P. L. met en lumière les points saillants dans différents domaines de la sociologie politique:

- 1) les formes historiques des sociétés politiques (des sociétés archaïques, cités/empires jusqu'au nationalisme moderne, en passant par la conception musulmane du politique);
- 2) le conditionnement économique (industrialisation, économies de marché, centralisée, en voie de développement et leurs implications sociologiques respectives);
- 3) les éléments de la vie politique (l'institution étatique, systèmes, classes sociales, types de domination);
- 4) le changement politique (révolution, réforme, impérialisme, guerre).

Le pôle "empirique" du livre au long de ces quatre parties: ce sont une multitude de tableaux statistiques souvent très suggestifs et choisis dans une optique comparative, des reconstructions synthétiques et "modélisantes" de processus et phénomènes historiques (une bonne connaissance de l'histoire générale étant présupposée pour pouvoir apprécier les reconstructions "idéaltypiques"). Le pôle "conceptuel" ensuite: c'est la présentation, pas moins synthétique (souvent à l'aide de courtes citations très didactiquement choisies), des grands auteurs sociologues de tous horizons et toutes époques. C'est ici que réside, à notre sens, une des qualités particulières du livre: la largeur et l'ouverture (synchronique et diachronique) des perspectives théoriques que l'auteur manie avec une érudition étonnante. Ainsi, à titre d'exemple, pour esquisser la conception médiévale de la politique, il a recours à des textes de St. Augustin et de St. Thomas d'Aquin, pour décrire ensuite, avec autant de compétences, des conceptions libérales de S. Mill à Friedmann et Hayek; d'autres théoriciens contemporains tels S. Amin, S. Myrdal, A. O. Hirschmann sont invoqués pour nous parler de la sociologie du développement. En se faisant tantôt historien des doctrines, tantôt politologue ou sociologue moderne, P. L. ne vise pas à présenter un manuel exhaustif qui saurait rendre compte de la problématique de base ou de l'état des travaux dans chaque domaine examiné. Mais il arrive à donner, à l'étudiant, comme à tout lecteur

intéressé qui veut se faire une idée de la sociologie politique, une image de la multitude de questions cruciales que se pose cette discipline et de la richesse des réponses que proposent les différents courants et auteurs. Il va de soi qu'une telle présentation doit être sélective et par définition partielle, donc presque aussi obligatoirement partielle. L'auteur ne le cache pas et, ne croyant pas aux vertus d'une approche par trop neutraliste, il adopte explicitement une perspective personnelle. Ainsi il exclut de sa présentation le systémisme politologique (Easton, Deutsch, etc.) dont il ne partage pas les prétentions scientistes (exclusion de dimensions d'ordre éthique, l'auteur n'étant pas contre une approche formelle en soi). Mais à part cette sélection rigoureuse, il nous semble que pour ce qui est des autres courants et doctrines, P. L. donne chaque fois des "échantillons" intéressants et en quelque sorte même représentatifs des diverses théories primordiales (par exemple, pour discuter de la sociologie de la révolution il part d'Aristote, de Marx et de Pareto; pour l'impérialisme d'Hobson, de Lénine et de Schumpeter; pour la sociologie de la guerre de Comte, von Clausewitz et d'études récentes de l'O.N.U.). En plus, une importante littérature secondaire est citée dans des notes en bas de pages et surtout dans la bibliographie (11 pp.) très riche et organisée par sujet.

Un livre qui ouvre, sur à peine 200 pages, un éventail des sujets principaux de la sociologie politique, de ses débuts doctrinaux dans la philosophie grecque jusqu'aux problèmes socio-politiques soulevés dans les derniers rapports et statistiques des organisations internationales, laisse forcément, ici et là, le spécialiste sur sa faim. Mais ce qui serait une lacune dans la littérature spécialisée, n'est-ce pas justement une qualité pour un ouvrage d'*introduction*: créer l'appétit pour un raisonnement sociopolitique sérieux et donner au lecteur des instruments lui permettant de s'orienter lui-même dans un espace conceptuel dont on vient de montrer qu'il est quasi infini.

**Les cultes du cargo mélanésiens.
Mythe et rationalité en anthropologie**
Mondher Kilani

Les Editions d'En-Bas, Le Forum anthropologique, Lausanne, 1983.
Broché, 202 pp. Prix: Fr. 39.—

*Dominique Felder, Service de la recherche sociologique,
8, rue du XXXI Décembre, 1207 Genève.*

Le livre de Mondher Kilani — qui constitue sa thèse de doctorat — n'est pas, comme il l'explique lui-même, le résultat d'une recherche sur le terrain; son ambition est de réinterpréter "la masse considérable des faits accumulés dans la littérature anthropologique" sur les cultes du cargo dans la perspective d'une réflexion épistémologique.

En exergue, la jaquette du livre donne au lecteur peu familier du sujet une rapide synthèse:

Par cultes du cargo, les anthropologues entendaient désigner l'ensemble des croyances et des pratiques magiques des Mélanésiens censées hâter l'arrivée du cargo, c'est-à-dire la somme des richesses d'origine européenne dont le débarquement est attendu, après invocation des ancêtres, sur un quai ou une piste d'atterrissage construite à cet effet.

Objet d'étude privilégié de l'anthropologie, les cultes du cargo sont apparus jusqu'ici comme la conséquence de la compréhension limitée par les Mélanésiens de la société européenne et de leur ignorance.

Or une telle représentation constitue une conceptualisation de la relation entre l'Occident et le Mélanésien. Une métaphore dont il se dégage que le Mélanésien est radicalement autre par son mode de pensée "primitif" et "pré-rationnel".

L'intérêt de Mondher Kilani pour les cultes du cargo est né "de l'intuition que nous nous trouvons peut-être là devant un échec du discours rationaliste à rendre compte d'une expression socio-religieuse spécifique qui ne s'inscrit pas dans la logique étroite de la pensée scientifique occidentale". Dans le prologue de son livre, il met en perspective sa double appartenance à un pays du Tiers Monde (la Tunisie) et à la culture occidentale (par son éducation) pour poser une interrogation sur "le défi symbolique lancé à l'Occident par l'autre".

"En faisant de l'esprit humain essentiellement un instrument d'adaptation et de maîtrise du monde matériel", écrit-il, "l'Occident en a rendu suspects toutes les autres manifestations. La prééminence de la raison, en lui fermant la possibilité d'une compréhension des modes qui n'entrent pas dans son paradigme, a produit un discours apologétique du même et annonciateur d'une vérité universelle, valable pour tous les temps et pour tous les hommes. Des abstractions telles que "modernisation", "occidentalisation", "progrès", opposées à des catégories également abstraites comme "tradition", "archaïsme", "retard", rendent ainsi moins compte – même dans le domaine de la recherche scientifique – des réalités du Tiers Monde qu'elles n'imposent une vision autoritaire et euro-céntriste du sens de l'histoire.

Ce qui commande cette perception de soi et de l'autre, c'est moins un savoir "neutre" et "objectif" qu'une idéologie scientifique qui se nourrit en partie des acquis scientifiques et qui s'est érigée en un système clos dont les croyances apparaissent comme des vérités irréfutables. Cet ensemble d'idées, d'attitudes et de catégories, que nous retrouvons aussi bien dans des récits romanesques, des textes politiques que dans des études scientifiques, constitue le dispositif idéologique à partir duquel l'Occident produit le discours sur l'autre" (p. 13-14).

Ce qui semble particulièrement intéressant à l'auteur, c'est que "la presque totalité des formulations théoriques, du rationalisme critique au marxisme le plus orthodoxe en passant par le structuralo-fonctionnalisme, se rejoignent pour soumettre les cultes du cargo et les sociétés mélanésiennes au cadre de pensée occidental et au rationalisme sous toutes ses formes".

L'étude qui suit se divise en deux parties: la première consiste en un examen des études scientifiques sur le sujet; la deuxième opère une relecture des cultes du cargo, à partir de prémisses présentées dans un "intermède" qui lie les deux parties.

La première partie s'ouvre sur un chapitre qui passe en revue les différentes approches théoriques et anthropologiques du sujet (l'introduction avait au préalable mis en évidence les rapports souvent étroits entre la production anthropologique et les préoccupations politiques, voire répressives, de l'administration coloniale). On y analyse les précurseurs, dont les premiers écrits sur le cargo remontent à 1917; la théorie structuralo-fonctionnaliste, qui met en évidence la dysfonction et l'irrationalité des cultes du cargo; la contribution marxiste, qui les ramène à une forme particulière de lutte de classe et à un schéma évolutionniste qui en fait, comme les mouvements millénaristes, une étape vers une société rationnelle; la pensée théologique, qui y voit de fausses croyances et une folie (l'expression "cargo madness" vient d'un anthropologue pasteur) à réprimer; le courant ethno-psychiatrique, qui y voit des pathologies diverses allant de l'hystérie à la schizophrénie paranoïaque en passant par l'anxiété ou le masochisme; le rationalisme critique, qui y voit un degré faible de rationalité, comme ils relèvent de la magie, version primitive de la science — qui elle, est rationnelle au sens fort.

Vient ensuite un développement sur "les effets "négatifs" du culte du cargo et les propositions pour leur suppression de la scène mélanésienne": l'auteur y montre que la majorité des analyses interprètent le culte du cargo comme une tentative d'ajustement à la société européenne, vouée à l'échec par la pensée magico-religieuse qui la soustend, et estiment que sa récurrence et sa persistance sont néfastes pour les sociétés mélanésiennes. Les raisons invoquées diffèrent selon les auteurs: pour certains, c'est un obstacle à l'évolution de ces sociétés vers une rationalité plus grande; pour d'autres, c'est une menace pour la santé mentale de ses adeptes; certains voient sa dimension destructrice de biens comme dangereuse; le droit colonial y voyait, jusqu'en 75, un comportement séditieux et la propagation de fausses nouvelles. Ce diagnostic négatif entraîne bien entendu diverses propositions d'intervention visant toutes au même but: faire changer les pratiques et les croyances des Mélanésiens adeptes du culte du cargo (par le travail, par l'éducation, par la conversion au christianisme, par la répression, etc.).

Le chapitre se termine par une réflexion sur l'opposition entre magie et mythe d'une part, rationalité et science de l'autre, dans les analyses anthropologiques classiques; l'auteur, passant en revue les diverses définitions de la mentalité "primitive", y pose que "la magie, loin d'être un résidu ou un embryon de pensée scientifique, appartient à une autre configuration de déterminisme que la science"; "la magie", affirme-t-il, "est en fait la véritable antithèse de la science: elle dramatise l'univers alors que la science l'analyse; elle est un langage symbolique, un mode de communication sociale, non un procès discursif sur la réalité" (p. 74).

Le deuxième chapitre du livre, intitulé "Les cultes du cargo en regard de quelques notions classiques de l'anthropologie", se livre à une critique épistémologique. Son premier point questionne le caractère statique des sociétés dites primitives tel qu'il apparaît dans les analyses classiques, où le seul changement concevable provient d'une intrusion extérieure (du contact avec la culture occidentale) ou d'une catastrophe naturelle, et où les facteurs de changement sont essentiellement d'ordre technique. Dans le deuxième point, il questionne l'interprétation de la religion "primitive" comme technologie; le troisième point, rappelant à propos les analyses célèbres de Sahlins, met en cause l'analyse de la société primitive comme société de rareté, exem-

ples mélanésien à l'appui; vient ensuite la mise en cause de l'analyse du cargo comme expression de la convoitise des richesses européennes; la critique de l'utilisation du concept "culte du cargo" comme catégorie "fourre-tout", qui devient "une catégorie analytique et descriptive à priori de tous les mouvements sociaux qui apparaissent dans les sociétés mélanésiennes", sans tenir compte de la diversité des contextes et des formes culturelles; enfin la critique de la typologie évolutionniste classique, "où les différentes phases chronologiques des mouvements apparaissent comme autant de transformations graduelles d'une instrumentalité magique, inefficace, en une instrumentalité rationnelle, efficace, dont l'expérience occidentale est la norme et le modèle."

Le troisième chapitre constitue l'intermède entre les deux parties, et traite de trois points importants pour la réinterprétation qui suivra: il s'agit du changement dans les sociétés mélanésiennes, du sens du mythe et des pratiques symboliques.

Le premier point met clairement en évidence les caractéristiques dynamiques de l'organisation sociale et culturelle des sociétés mélanésiennes qui, même avant l'arrivée des blancs, étaient loin de correspondre au modèle de société statique, "froide" et sans histoire de l'anthropologie classique: on y observe en effet une grande flexibilité de l'organisation sociale, une créativité prononcée dans le domaine culturel et une latitude importante dans le choix des relations sociales; de plus, elles admettent et récompensent l'initiative individuelle. Ces caractéristiques dynamiques se traduisent par une extraordinaire variété des formes sociales, politiques, économiques et religieuses dans les sociétés mélanésiennes.

Par ailleurs, l'auteur montre que ces sociétés ont développé des mécanismes culturels pour l'innovation sociale interne, qui résolvent de manière créative les tensions et les crises qui surgissent périodiquement: il est attesté que les cultes de crise existent en Mélanésie avant l'arrivée des colons; cette dernière, loin de provoquer un choc destructeur, provoque des synthèses culturelles nouvelles, une extension et un enrichissement des mythes ainsi d'ailleurs qu'une augmentation de la richesse (traditionnelle) disponible.

Le deuxième point traite de la place du mythe dans les sociétés mélanésiennes. Il met en cause la conception intellectualiste du mythe comme système explicatif, qui postule sur la primauté de l'idée (du mythe) sur l'action (le rituel). Pour l'auteur, qui se réclame sur ce point de Durkheim et de Mauss, cette distinction n'est pas pertinente: "Si le rituel constitue un énoncé symbolique, alors la différence postulée par la conception intellectualiste, entre d'une part le mythe — comme système d'idées et de croyances — et d'autre part le rituel — comme expression extérieure de celles-ci — n'apparaît plus pertinente. Les deux entités semblent au contraire partager les mêmes structures et traduire les mêmes expériences (. . .): le mythe, considéré comme un énoncé verbal, "raconte" la même chose que le rituel considéré comme un énoncé en acte" (p. 106). Le mythe a un caractère dynamique et doit être compris comme une source d'inspiration et d'instigation au changement social.

Le troisième point traite des cultes du cargo comme pratiques symboliques. Dans les sociétés mélanésiennes, égalitaires et fondées sur la morale de la réciprocité, l'échange réciproque symbolise le principe même de l'humanité. Les cultes du cargo, loin d'être une réponse universelle à la situation de contact, sont caractéristiques d'une situation de crise, et ont pour fonction de médiatiser les relations sociales et d'aménager les situations conflictuelles, soit entre Mélanésien, soit entre Mélanésien et blancs, particulièrement lorsque la relation d'échange réciproque est en danger.

La deuxième partie du livre, consacrée à la relecture des cultes du cargo, s'ouvre sur un chapitre qui les définit comme mouvements de changement social et de résistance.

Un premier point est consacré à la description de cinq mouvements culturels particuliers dans leur contexte, qui donne une idée plus concrète de leur nature et de leur diversité; un deuxième point insiste sur la diversité du phénomène, qui peut aller d'une rupture radicale avec la tradition avec une tentative de reconstruire un nouvel environnement social (comme dans les cultes de l'île de Manus) jusqu'au maintien de l'organisation sociale traditionnelle avec intégration des biens et des valeurs d'origine occidentale (comme les cultes de Siane et du Mont Hagen), en passant par l'expression de l'antagonisme avec les blancs (mouvement Madang) ou le maintien de la tradition associé à un refus actif (et parfois destructeur) des structures coloniales et de l'économie de marché (comme le mouvement Taro).

Les trois points suivants montrent l'inadéquation des catégories de la pensée économique occidentale à saisir la nature du cargo: la richesse ne joue de rôle déterminant ni dans l'apparition, ni dans la finalité des cultes; elle ne renvoie pas à un contenu concret effectivement attendu, mais symbolise des situations sociales. Par ailleurs, le cargo n'est pas une alternative au "business" (certains de ses adeptes sont tout à fait intégrés à l'économie de marché), mais un acte expressif orienté vers la méditation des relations sociales. Enfin, l'utilisation de l'argent ne correspond pas à une pensée magico-religieuse: les Mélanésiens ont manié l'argent correctement dès qu'ils ont été confrontés au marché; si une "substance magique" est attribuée à l'argent par les adeptes du cargo, elle renvoie de toute évidence à la nature et au contenu des relations sociales définies par l'argent, et non à l'argent lui-même; il est d'ailleurs intéressant de constater que plusieurs fonctions associées à la monnaie disparaissent avec l'usage mélanésien: absence d'investissement en capitaux, absence d'épargne et assimilation des taux d'intérêts à des réciprocités personnelles montrent que loin d'être dominés par les catégories occidentales, les Mélanésiens les utilisent selon leur propre morale de la réciprocité de l'échange.

Le dernier chapitre traite de la tradition et de la modernité en Mélanésie. L'auteur y décrit dans un premier point les mouvements sociaux parallèles aux cultes du cargo; le deuxième point traite des mouvements du cargo dans l'expérience coloniale mélanésienne, "entre le mythe et l'histoire": "à travers les mouvements culturels, les sociétés mélanésiennes tentent de retrouver le sens de leur unité interne et de leur différence externe. En luttant contre la primauté du social utilitaire et en refusant la logique uniformisatrice de l'État-nation et du marché, les cultes du cargo cherchent à défendre l'acquis ethnique et à réinventer ce qui a été détruit ou abandonné" (p. 168).

Dans sa conclusion, Mondher Kilani revient en quelque sorte aux idées exposées dans le prologue, en opposant la pensée scientifique, rationnelle, linéaire et matérialiste de l'occident moderne à la puissance symbolique, imaginaire et sacrée du mythe. ". . . il existe", affirme-t-il, "un au-delà du politique et de la contingence, et . . . la dimension de la transcendance et du sacré pourrait constituer une caractéristique de toute l'humanité". Dès lors, "c'est au niveau de la recherche de nouvelles transcendances et de nouvelles expériences du sacré qu'il nous faut nous situer, plutôt qu'à celui des figures utopiques de la société industrielle moderne, qui placent l'espoir de l'Age d'Or au terme d'une histoire linéaire et pour lesquelles l'homme n'a de sens que

dans le devenir historique et la manipulation instrumentale du réel" (p. 175–176).

L'intérêt du livre de Mondher Kilani est double. D'une part, sa déconstruction et sa reconstruction théoriques, son travail sur le sens, sa démonstration du dynamisme des sociétés mélanésiennes en font à coup sûr une référence solide sur les cultes du cargo; l'auteur peut être considéré à juste titre comme une figure marquante de l'anthropologie critique (non ethnocentriste) sur le sujet. D'autre part, sa compétence n'en fait pas un spécialiste borné et stérile: dans son prologue et sa conclusion, mais aussi dans le corps du texte, il montre des ouvertures, signale des pistes qu'on aimerait lui voir développer ailleurs; ainsi, sa définition du Moyen-Age comme "altérité interne de l'Occident" (p. 177); son interprétation de l'idéologie occidentale comme "mythe dégradé" (ibid.); sa référence à l'apparition au 19^{ème} siècle des cultes du Peyote en Amérique du Nord, où la vision (au même titre que le cargo en Mélanésie) obtenue par la transe, la possession ou le rêve, devient véhicule de changement social, ou même seul moyen de reconstituer une cohérence sociale rompue par l'agression coloniale (p. 108); sa mention de l'irruption de l'Islam dans les préoccupations de l'occidental moyen à la suite d'événements politiques récents et du renforcement des stéréotypes culturels qui s'en est suivi (p. 11).

Le regard critique que Mondher Kilani porte sur la rationalité et la science occidentales n'en font pas pour autant un apologue du mythe ou un critique acharné et sans nuances de la rationalité en tant que telle: son texte prouve que s'il en voit les limites, il en connaît aussi l'utilité.

Les critiques que l'on adressera à ce travail ne porteront que sur des détails, et n'enlèveront rien à sa valeur.

Tout d'abord, en tant que lectrice non familière du sujet, il m'a gêné de devoir attendre le dernier tiers du livre pour voir apparaître une description concrète des manifestations que l'on range sous l'éthique "cultes du cargo". Il y a peut-être là le signe d'un travail d'édition soit trop rapide, soit négligé: la transcription d'une thèse de doctorat (avec ses passages obligés comme la revue de la littérature consacrée au sujet – qui ouvre une thèse et ouvre aussi cet ouvrage) en un livre qui se devrait d'être accessible à des non-initiés (sinon, pourquoi le choix des Editions d'En Bas?) est loin d'être une chose facile; mais s'il était impossible de commencer par une partie plus concrète et plus descriptive, il aurait alors fallu changer le titre du livre et l'appeler par exemple "critique de l'anthropologie classique, à partir de l'exemple des cultes du cargo". De toute évidence, l'éditeur était conscient de ce problème, puisqu'il a ajouté au dos de la couverture les explications citées en début d'article.

Ensuite, on relève quelques problèmes avec l'usage de termes anglo-saxons: d'une part, certaines traductions sont plus qu'approximatives: ainsi "House Assembly" est traduit "maison de l'Assemblée" à la page 127, alors que sa traduction correcte, qui apparaît dans la note 78, page 169, est "Assemblée Nationale" ou "parlement"; ainsi le terme "designed", qui signifie "dessiné", "projeté" ou "inventé", est-il traduit (page 82) par "désigné". A l'inverse, l'auteur utilise des mots anglo-saxons sans les traduire et sans même en donner le sens en note: si "business" ne fait pas de problème à un lecteur profane, "cash crop" en revanche n'est pas évident; de même, pourquoi ne pas traduire "pearl shells" ou "Red box money-cult"?

Enfin, on peut noter au travers de tout le livre une utilisation un peu abusive du terme "européen": il est employé comme équivalent de "blanc" d'"occidental" ou de "colon"; à la page 125, il est même synonyme de "tutelle australienne"! Mais peut-être n'est-ce là qu'une sensibilité culturelle déplacée. . .

Ces quelques points mis à part, la lecture de Mondher Kilani est aisée et stimulante: on ne peut que souhaiter qu'il ait de nombreux lecteurs et qu'il continue à écrire, affranchi désormais des obligations stylistiques et méthodologiques d'une thèse.

**Konformität und Abweichung im Jugendalter.
Eine empirische Untersuchung zur Biographie- und
Identitätsentwicklung und abweichendem Verhalten Jugendlicher.**
Marlis Buchmann

Verlag Ruediger, Diessenhofen, 1983. (Zürcher Dissertation)
Broché, 300 pp. Prix: Fr. 38.—

*Ellen B. Hill, Istituto per gli studi sui servizi sociali, ISTISS,
Via Arno 2, Roma.*

Dass das abweichende Verhalten in den Augen der Beobachter der Gesellschaft in den letzten Jahrzehnten besonderes Interesse hervorgerufen hat, ist kaum zum verwundern. Bei der stetigen Beschleunigung des sozialen Wandels auf Grund der immer schnelleren Veränderung der Technik scheint das nur natürlich, vorausgesetzt, dass sich ändernde Normen mit grosser Wahrscheinlichkeit zu abweichendem Verhalten nicht nur beitragen, sondern ihre Hauptursache sind. Dies bringt uns in medias res: was sind die wirklichen Gründe von abweichendem Verhalten, und wie in allen soziologischen und sozialpsychologischen Sphären sind die Ansichten darüber der intellektuellen und — in diesem Fall besonders stark — der politischen Mode unterworfen.

Marlis Buchmann's "Konformität und Abweichung im Jugendalter" bringt uns nicht nur eine empirische Studie, d. h. einen Tatsachenbericht über eine spezielle Kategorie der Devianz im Gegensatz zu philosophischen Beschwörungen, an die die Literatur überreich ist und hauptsächlich von Generationszugehörigkeit, sozialer Schicht und auch persönlicher Betroffenheit als Autoritätsperson bestimmt werden. Sie gibt uns eine vollständige Geschichte der Devianztheorie und eine reiche Bibliographie, durch die man sich das letzte Vierteljahrhundert mit seinen Anschauungen auf diesem Bereich gut verdeutlichen kann. Im Grunde schwankt die modische Auffassung wie auf allen Gebieten des Verhaltens zwischen Biologie (oder Vererbung) und den Einflüssen der Umgebung, kurz: zwischen "nature" und "nurture". Hier setzte meist die erwähnte Philosophie ein, denn Hypothesen sind kaum identisch mit wissenschaftlichen Forschungsergebnissen, die noch immer selten sind. Diese Arbeit ist übrigens eine Weiterentwicklung eines Nationalfondsprojekts über "Devianten Karrieren", das am Soziologischen Institut der Universität

Zürich mit der Schweizer Fachstelle für Alkoholprobleme in Lausanne durchgeführt wurde.

Buchmann sieht in der bisherigen Soziologie der Devianz drei Hauptperioden, nämlich:

- 1) die ältere Phase, wo sich das Interesse auf das abweichende Individuum konzentrierte;
- 2) die Labeling Theorie, die sich mit dem Effekt der gesellschaftlichen Wahrnehmung identifizieren lässt und noch immer einflussreich ist;
- 3) die Analyse, die sich auf die Konflikttheorie stützte und diese auch anwandte.

Sie will nun ihrerseits einer makrosoziologischen Fragestellung nachgehen, die ihren Schwerpunkt in einem biographischen Sozialisationsmodell hat und sowohl die Entstehung der Devianz als auch die Wahrscheinlichkeit ihres Auftretens aufzeigen soll.

Das Biographiemodell beschränkt sich im Sinne der spezifischen Fragestellung der Forschung auf die Jugend, wenn auch ein solches Modell ganz allgemein den Lebenslauf als eine Folge von Rollen und Statuskonfigurationen sieht. In diesem Sinne ist die Jugend ein sozialstrukturierter Abschnitt des gesamten Lebens und gleichzeitig eine Lebensphase, die Entwicklungsaufgaben beinhaltet, die wiederum sozial definiert werden. Die Einflüsse, wie sie Buchmann sieht, sind sowohl gesamtgesellschaftlich als auch familiär.

Wenn die Autorin von diesen theoretischen Überlegungen ausgeht, die sehr ausführlich behandelt werden und ein Drittel des Buches ausmachen, so ist der zweite Teil der Arbeit der Beschreibung der Untersuchungsmethode, ihrer Logik und den Resultaten gewidmet. Die Jugendlichen werden auf Grund ihrer Kontakten mit offiziellen Organen der sozialen Kontrolle identifiziert und es wird ein Vergleich von devianten und konformen Jugendlichen angestellt, wobei die letzteren keine Kontakte mit Kontrollorganen haben.

Dies führt Buchmann zu einer Definition von Delinquenzkarrieren und ihrer Wahrscheinlichkeit und gleichzeitig zu einer Analyse des Verhaltens in Beziehung zum Berufstatus des Vaters, wobei wie erwartet bei Eigentumsdelikten eine niedrigere Schichtherkunft wahrscheinlicher ist, bei Drogendelikten dagegen eine höhere. Das Geschlecht der Jugendlichen mit abweichendem Verhalten zeigte sich weniger bestimmend als man annehmen würde, wenn man an die Teilnahme der Geschlechter in den Kriminalstatistiken im allgemeinen denkt. Die Verteilung der Fälle von Jugendlichen mit Kontakten zu den verschiedenen Systemen der sozialen Kontrolle wie Psychotherapie, Drogen- und Alkoholstellen zeigt, dass hedonistisch motivierte Drogenkonsumenten verstärkt mit Justizinstanzen in Kontakt kommen, während am Anfang des Drogenkonsums der Peerdruck am einflussreichsten erscheint. Dabei ist festzustellen, dass die Auffassungen in Selbstberichten nicht die gleichen sind wie diejenigen der offiziellen Stellen.

Als wichtigster Teil der Untersuchung wird man die Darstellung des Zusammenhangs zwischen biographischer Sozialisation und Nonkonformität von Jugendlichen ansehen. Hier steht der Verlauf vor und während der Intervention der Kontrollstellen zur Diskussion und gleicherweise die familiäre Situation, (bzw. deren Wahrnehmung durch den Jugendlichen). Dann kommen die Schule und ihr Einfluss zur Sprache und das in jeder Phase sehr wichtige Verhältnis zur eigenen Altersgruppe.

Einen besonderen Hinweis verdient die grosse Anzahl der Tabellen, die es klar machen, dass die Resultate dieser Forschung mehr als sorgfältig unterbaut wurden. Mit circa hundert Tabellen wird ein klares Bild von über hundert Interviews vermittelt, die nach einem Jahr wiederholt wurden. Formen des abweichenden Verhaltens waren in intra- und extrapersonal Gerichtetes eingeteilt, wobei die erste Gruppe Alkohol- und Drogenkonsum wie auch spezifische psychologische Probleme, die zweite Gruppe delinquentes Verhalten wie Diebstahl, Einbruch und Sachbeschädigung umfasst.

Wie die Schlussbemerkungen der Autorin ausführen "wird ein Individuum erst dann von seiner signifikanten Umwelt als konsistenter und verlässlicher Interaktionspartner interpretiert, wenn es die miteinander verschränkten Probleme der Aufrechterhaltung von Intersubjektivität und der Artikulation eines identischen Selbst unter Bedingungen von Rollenvielfalt und biographischen Veränderungen zu lösen vermag. . . Mit der negativen Bewertung der eigenen Person (Selbstwertgefühl) geht die mangelnde Fähigkeit einher, in wechselnden sozialen Kontakten ein identisches Selbst zu präsentieren und durchzuhalten. . . der zweite Aspekt verweist auf den Zusammenhang, dass mit der abnehmenden positiven Orientierung gegenüber den Institutionen die Bereitschaft sinkt, die Ziele und Normen dieser Institutionen zu übernehmen."

Der letzte Satz bringt uns von der individuellen Biographie noch einmal zur allgemein gesellschaftlichen Situation zurück, wo neue Werte der postindustriellen Gesellschaft in unserer Perspektive das Bild der Entwicklung der Abweichung in der nahen Zukunft noch weiter komplizieren werden. Der Säkularisationsprozess führt zum "Nichtmitmachen", wenn Sanktionen unsicher werden und das Abweichen kann sich einfach auf Narzissmus reduzieren. Am Ende ihres Buches kommt die Autorin selbst auf die Zukunftsaussichten zu sprechen. Dabei erörtert sie, dass die gegenwärtige einflussreiche Rolle des Berufes in den hochentwickelten Gesellschaften möglicherweise nicht standhalten wird, und dass damit postmaterielle Werte an Wichtigkeit gewinnen werden: allerdings unter der Bedingung, dass die wirtschaftliche Lage sich nicht so verschlechtert, dass die Güterversorgung wieder eine zentrale Stellung einnehmen müsste. Dies scheint uns eine ernstzunehmende Möglichkeit.

Auf der anderen Seite ist zu bedenken, dass bei der Beschleunigung der Generationen Voraussagen nur für kürzeste Zeit ihre Gültigkeit haben, wie die Pendelschläge der letzten fünfzehn Jahre beweisen. In diesem Sinne scheint uns 1968 die Wasserscheide im konformen und devianten Verhalten zu sein und – wohl noch wesentlicher – in seiner Beurteilung.

Interaction sociale et Autogestion

Fabrizio Sabelli

Service des Publications de l'Institut Universitaire d'Etudes du Développement,
Itinéraires, Notes et Travaux, No. 27, Genève, 1983.

56 pages

*Pierre Maurer, Université de Lausanne, Faculté des Sciences Sociales
et Politiques, Institut d'Anthropologie et de Sociologie,
Av. Vinet, 19, 1004 Lausanne.*

Dans cet essai d'épistémologie sociologique, Sabelli entend proposer des éléments pour une "théorie de l'interaction sociale" à partir des développements récents de l'ethnométhodologie américaine, de la phénoménologie de Schütz et de ses prolongements dans la sociologie du quotidien, mais surtout à partir des réflexions de l'Ecole de Francfort et singulièrement de Jürgen Habermas.

C'est en effet à partir du concept d'"activité communicationnelle" développé par ce dernier et vu essentiellement comme une interaction médiatisée par des symboles que Sabelli entreprend sa réflexion critique. L'interaction telle qu'il la conçoit, à partir de son expérience du terrain africain, est aux antipodes de l'*action rationnelle* au sens de Weber, c'est-à-dire par rapport à une fin. En effet, il considère l'activité productive — qu'il qualifie d'"activité instrumentale de type stratégique" — comme antinomique à une véritable communication. Dans ce sens, seule l'activité artistique et rituelle crée les conditions véritables d'une *interaction sociale*.

Evidemment, un tel présupposé épistémologique n'est pas sans poser problème. D'ailleurs l'auteur en est bien conscient lorsqu'il affirme que "*toute médiation symbolique, y compris le langage quotidien, devient instrumentale au moment même où le sociologue, l'anthropologue se l'approprient dans le but de dévoiler les mécanismes d'interaction sociale.*" On comprend dès lors son mépris des sciences qui prétendent découvrir des "lois" immuables du social qui régissent les rapports intersubjectifs: "*La vocation des sciences humaines est une vocation tendant à la domination.*"

Une telle approche, appelons-la, à défaut de mieux pour l'instant, "phénoménologico-antiéconomique", conduit non seulement à une prise de conscience des limites de l'intelligibilité du social, mais à un constat plus dramatique encore, celui de l'impuissance de notre pensée face aux phénomènes fondamentaux qui régissent le social!

Dans la deuxième partie du livre, le Professeur Sabelli tente une ébauche d'application de cette "*épistémologie quelque peu sauvage*" selon sa propre expression, à partir d'expériences vécues au sein de populations agricoles qui pratiquent une "autogestion non planifiée".

Le but ultime de toute la démarche étant, à la manière de la sociologie comparative de Louis Dumont, d'effectuer un "*éclairage en retour*" sur nos propres pratiques, car, comme il le dit d'un mot, "l'expérience de l'altérité apprend à apprendre".

Evidemment, cette rupture épistémologique, pour employer un terme galvaudé mais qui, mieux qu'ailleurs, a sa place ici, cette manière de considérer l'Histoire non plus comme celle de la lutte des classes, mais comme l'histoire des sociabilités communicationnelles, ouvre des possibilités d'analyse radicalement nouvelles et non soupçonnées jusqu'ici. Dans la crise que connaissent nos disciplines, le système de comparaison interculturelle que préconise Sabelli et avec lui bon nombre de jeunes anthropologues, bouscule nos schémas d'analyse, relativise nos certitudes, et en dernier ressort, *conduit à l'éclatement de la démarche cognitive*. On voit toute la charge subversive et les implications pratico-politiques d'une telle option.

Mais l'élaboration d'une nouvelle épistémologie sur laquelle on fonderait la praxis d'une révolution culturelle généralisée, n'est pas une mince affaire, on s'en doute. D'ailleurs la contribution que Sabelli nous propose ici n'est qu'une phase initiale "d'une recherche qui devrait aboutir à une plus grande maturation dans les années à venir".

Si cette précision est une manière, sans doute involontaire, de couper court aux critiques les plus vives, nous dirons néanmoins que cette réflexion en devenir, pour prometteuse qu'elle nous paraît, part d'une appréciation quelque peu "dogmatique" de l'hermeneutique habermassienne. Il ne faut pas oublier — comme cela est dit d'ailleurs quelque part par l'auteur sans qu'il en tire toutes les conséquences — que Habermas n'a jamais été véritablement "intégré" à l'Ecole de Francfort, qu'il a toujours occupé une place assez marginale, et la question de son plus jeune âge n'explique certes pas tout. D'ailleurs aujourd'hui, à l'Université Wolfgang Goethe de Francfort où il travaille actuellement, il semble avoir rompu tous les liens qui le liaient encore à ses camarades de l'Institut für Sozialforschung.

Pour conclure, on ne peut qu'encourager Sabelli à persévérer dans la voie difficile qu'il s'est tracée, mais qui renoue avec la réputation de Genève comme centre européen, sinon mondial de réflexion épistémologique, réputation plus que sur le déclin depuis la disparition de Jean Piaget.

**Pensée sociale, langage en usage et logiques autres.
L'exemple de la causalité dans la vie quotidienne en acte.
Uli Windisch**

Ed. L'Age d'Homme, Lausanne, 1982, Broché, 127 p. Prix: Fr. 24.-

Jean Widmer, 16, Grand-Pré, 1700 Fribourg

Ce livre reprend la question centrale de l'étude de U. Windisch, J. M. Jaeggi et G. de Rham "Xénophobie? Logique de la pensée populaire" (1978): quels mécanismes cognitifs expliquent-ils l'efficacité du discours xénophobe? La réponse n'est pas cherchée dans les contenus particuliers de la pensée xénophobe, mais dans leurs formes, les modes de raisonnement et de rhétorique. Le pluriel est de rigueur, car non seulement l'auteur insiste sur le fait que les logiques non formelles sont multiples, mais encore il fait mention de logiques affectives, symboliques qui côtoient les logiques proprement discursives. Entouré de deux chapitres généraux qui plaident pour une "théorie générale des activités humaines effectives", l'ouvrage se scinde en deux parties principales: un chapitre qui développe "l'explication causale dans la vie quotidienne en acte" et trois chapitres qui discutent des sociologies interactionnistes, des recherches en logique naturelle et des travaux sur les représentations sociales, principalement de S. Moscovici. Il s'agit donc d'un travail essentiellement conceptuel et dense en théories. Il est donc regrettable que la riche bibliographie ne soit pas accompagnée d'un index des noms et des notions.

Le choix d'étudier la causalité sociale est particulièrement heureux puisqu'il permet d'étudier les théories laïques de la production des objets sociaux. L'auteur distingue cinq types logico-discursifs de causalité: un agencement segmenté de la chaîne causale, un agencement circulaire, une sursaturation causale, une causalité contingente et enfin une causalité multiple, à laquelle il ne manquerait que la hiérarchisation des causes pour être de type scientifique. Du point de vue strictement logique toutes ces formes semblent correctes, bien qu'il soit difficile de distinguer entre la causalité circulaire et la sursaturation causale. Un certain flou semble aussi résider dans la distinction entre ces types et les trois paradigmes d'explication. Un premier paradigme dit de la déviance est très pertinemment rapproché de la causalité magique, laissant ainsi affleurer la tradition sociologique issue de Lévy-Bruhl et Durkheim. Un second paradigme dit matérialiste, cherche "à dégager les véritables raisons d'être, multiples et complexes, d'un phénomène donné" (p. 31). Ce paradigme semble ne pas éviter un vieux piège de l'étude de la rationalité, celui d'y introduire les évaluations du sociologue sur ce que sont les vraies causes. De même, le dernier paradigme, dit de l'indétermination, où la réalité sociale est réifiée et le locuteur dépersonnalisé, est illustré d'une interview très intéressante dont ressort cependant une ambiguïté: quelles sont les caractéristiques qui relèvent de l'interaction entre l'interviewé et le sociologue, et quelles sont les caractéristiques qui relèvent du système cognitif permanent de l'interviewé? Cette ambiguïté relève à mon sens d'une orientation trop exclusive sur les formes des contenus, le système cognitif, et d'une attention insuffisante aux formes des expressions — bien que la différence entre types et

paradigmes semble relever des formes d'énonciation. Ainsi, bien que ce travail soit basé sur une recherche empirique très vaste (500 lettres de lecteurs, de nombreuses interviews), les formes concrètes et les situations sociales dans lesquelles la pensée xénophobe a pu être observée ne sont pas thématiques, un aspect auquel il sera sans doute remédié dans les travaux en cours.

Le troisième chapitre qui porte sur le langage et la pensée en usage, est le plus touffu puisqu'il traite en une vingtaine de pages des présupposés de J. Piaget, des recherches socio-linguistiques, de l'ethnométhodologie, de l'interactionisme symbolique et de la pragmatique dans un cadre tiré des travaux de P. Bourdieu et L. Boltanski sur le marché linguistique. Il reprend comme leitmotiv l'expression de H. Garfinkel de l'imbécile culturel, en insistant sur le refus de l'immanentisme de la linguistique classique, refus aussi de toute universalisation hâtive et de toute vision consensuelle. Ceci mène l'auteur à des expressions un peu hâtives, telles que "le langage en usage et la langue elle-même n'ont rien d'homogène dans une communauté donnée" (p. 54). Cette affirmation ne fait pas la distinction entre le caractère différencié de la compétence productive et le caractère plus général de la compétence interprétative qui consiste à reconnaître les différentes compétences productives. D'autre part, les auteurs cités ne souscriraient pas à un tel relativisme, qui va d'ailleurs à l'encontre de l'insistance justifiée de l'auteur sur le rôle constitutif et reproductif du langage.

Le chapitre consacré à la logique naturelle et à la rhétorique, principalement les travaux de J.-B. Grize et H. Vermus, est plus détaillé. Il est central dans la mesure où il traite directement du problème de la forme des contenus, l'explication de l'efficacité des discours xénophobes. L'auteur insiste particulièrement sur les différences entre la logique formelle, dite normative, et les logiques en usage. Néanmoins, le discours reste axé principalement sur les différences, et non sur la positivité du discours ordinaire (d'ailleurs peu clairement distingué de l'idéologie): le caractère seulement vraisemblable, la polysémie etc. ne sont pas des phénomènes pour les acteurs sociaux, sinon à titre de nuisances provisoires. Il s'agit donc d'expliquer comment avec de tels outils conceptuels ils établissent une réalité sociale objective, interprétable, routinière dans leurs termes. En particulier l'auteur retient la distinction entre aspects matériels et formels de la pensée, une distinction propre à l'analyse logique formelle, bien que ses exemples en montrent les limites. Ainsi, il relève très pertinemment les métaphores médicales, alimentaires ou animales utilisées par les xénophobes contre les étrangers. Mais leur spécificité ne réside pas dans la forme, car nous faisons tous des métaphores, de même que nous faisons des ellipses (p. 72). Il est important d'observer que des métaphores sont utilisées, mais l'on ne peut faire l'économie d'une analyse des contenus utilisés qui renvoient aux expériences sociales des locuteurs. Pas nécessairement aux expériences avec des étrangers, mais aux rapports sociaux et à leur symbolique, en particulier aux rapports envers leur propre corps. Le système de connotations utilisé dans les métaphores renvoie à un univers de sens issu de rapports sociaux matériels, et non seulement formels. L'auteur aborde ces problèmes dans le chapitre consacré à la représentation sociale, mais sans que les xénophobes ou leurs adversaires ne soient situés par rapport aux situations sociales qui rendent leurs arguments plausibles à leurs yeux. Sans thématiser le rapport entre le cognitif et le social, le cognitif devient une variable indépendante et l'acteur social une variante des "imbéciles" critiqués par H. Garfinkel.

Cette ambiguïté entre acteur et situation se retrouve dans le dernier chapitre qui sert de conclusion au livre tout en ouvrant de nouvelles perspectives. Ainsi, la conclusion est à la fois que "les analyses du langage en usage montrent l'importance de l'acteur plutôt que celui des structures" (p. 98) — un point relevé tout au long du livre — et la reconnaissance du fait que les usages des types de causalité "sont fonction du moment, de la situation et des fins visées" (p. 112). Cette seconde conclusion nous ramène aux structures sociales, les types discursifs ne relevant alors plus de types d'acteurs mais de types de situations. Cette seconde conclusion a pour conséquence que l'on doit reconnaître que tous les acteurs ont la compétence de produire tous les types de discours, ce qui sort du même coup l'acteur du rôle de variable sociologique pour en faire une constante anthropologique. Il conviendrait en fait de distinguer l'acteur en tant que partie de la situation, aspect thématique par Mead, Goffman et certains aspects de la théorie des rôles, de l'acteur porteur de compétences cognitives rendant possible l'interprétation de ces situations. Si cette discussion n'a pas abouti encore à un modèle d'analyse satisfaisant, comme le révèlent les travaux de A. Giddens, ou de P. Bourdieu dans sa théorie des champs, la problématique aurait du moins dû être thématisée, étant donné le sujet du travail.

Ce dernier chapitre est aussi celui qui m'a le plus intéressé, car il présente avec rigueur une analyse de l'interaction conflictuelle constituante. Cette notion ne présente en l'occurrence aucune redondance, car tous les termes en sont essentiels. L'auteur analyse les rapports entre les discours des xénophobes et ceux de leurs adversaires comme des rapports d'interaction selon un modèle que l'on peut sans doute rapprocher de l'analyse que Watzlawick & al. ont faite des "suites alternées infinies". Ce rapport d'interaction est conflictuel, et l'auteur propose un modèle fort intéressant d'analyse discursive en montrant comment le discours adverse est rapporté dans le discours du protagoniste qui en attaque la légitimité (donc certains attributs de l'énonciateur du discours rapporté). À côté des marques linguistiques discrètes marquant la transformation du cadrage, il y a des stratégies discursives continues qui effectuent la transformation, dont l'auteur relève plusieurs opérations. Ce modèle ne présente pas seulement l'avantage de montrer le fonctionnement intra-discursif des discours polémiques, la source de leur "interincompréhension", mais il permet aussi de voir comment les discours antagonistes se constituent mutuellement, chacun fournissant involontairement le matériel et les présupposés de l'autre.

Si j'ai regretté une certaine hâte (marquée également au niveau de l'édition par des discontinuités, par ex. pp. 65, 84, 103), hâte qui ne permet pas d'évaluer clairement le cadre conceptuel du programme proposé, l'entreprise est certainement importante et laisse bien augurer des prochaines recherches. En effet, l'auteur n'a pas toujours eu la main heureuse dans le traitement conceptuel de son programme, ou dans l'analyse des théories rapportées. Les pièges de l'interdisciplinarité sont précisément de vouloir passer d'une théorie à l'autre sans retourner aux faits. Pour employer la métaphore d'un philosophe (J. Kovesi), l'on peut faire des omelettes et des œufs au plat avec des œufs, mais l'on ne peut faire des omelettes avec des œufs au plat. Mais les parties du livre qui sont vouées aux œufs, respectivement aux faits, et à l'analyse conceptuelle sur ces faits, sont des plus alléchantes.